

André Gorz et l'aliénation

Discuter l'apport d'un homme comme André Gorz ne peut se réduire à l'historiographie de l'évolution et de la réception de ses idées. André était d'abord un homme, « rien qu'un homme, qui les vaut tous et que vaut n'importe qui », comme disait son ami Jean-Paul Sartre, « l'un quelconque » aurait dit Mallarmé. Un homme qui n'avait que faire d'un nom : Gerhardt, Gérard, André, Michel, Hirsh, Horst, Gorz, Bosquet, c'est à dire un homme par excellence, un homme engagé dans le dialogue avec d'autres hommes, d'autres femmes. Un ami, un passeur, pas un pasteur.

Je suis d'une autre génération que Gorz et, dans ma jeunesse, je ne l'ai approché qu'en tremblant, tant son prestige était déjà grand¹. J'avais tort : André vous prenait de plein pied, du moment que vous aviez quelque chose à dire, du moment que vous étiez « un homme », une existence jetée dans le monde et qui cherchait à comprendre, à agir. J'ai donc passé ma vie à me disputer amicalement avec lui, au sens latin, scholastique, de la « *disputatio* ». Sans ignorer qu'il menait une dispute parallèle avec des centaines de militants, sociologues, économistes et philosophes à travers le monde : Bell, Marglin, Illich, Trentin, Mao ou Rossanda... Un dialogue multilatéral, transcontinental.

On ne peut pas comprendre un livre isolé d'André Gorz si l'on ne garde en tête qu'il s'agit d'un moment, d'une « phase de jeu », dans une *disputatio* ininterrompue, interminable. Un moment qu'il faut entendre *cum gratio salis*, en faisant la part de la polémique. D'ailleurs non, ce n'était pas une *polémique*, une guerre verbale : André vous contredisait pour s'interroger lui-même, se faire l'avocat du diable, forçant le trait pour susciter la réponse qu'il attendait et aussitôt relancer la balle. Je relis sa dédicace à *Misère du présent, Richesse du possible* (1997) : « Cher Alain, accepte cet ultime effort qui, je crois, nous rapproche et aussi nous sépare encore, avec ma fidèle amitié. » Ultime effort ? En 1997, il reste encore à André à produire tout son effort sur le capitalisme cognitif. Mais c'est vrai qu'un programme de dispute se termine, sur le salariat.

Qui dit dialogue dit dialectique, jeux infinis sur les couples de contraires. La dispute porte sur la sous-évaluation ou la surévaluation de tel ou tel aspect d'une contradiction. Né Gerhardt Hirsh puis Horst, et quoiqu'ingénieur chimiste de formation, Gorz baigne dans la philosophie dialectique allemande avec les héritiers de Hegel, du côté de Marx ou de Husserl, comme tous les intellectuels de sa génération, comme Sartre ou Lacan ou Merleau-Ponty, ou avant eux Mounier - mais lui, Gérard/André, Autrichien puis Suisse alémanique, tout particulièrement ! Le titre que je viens d'évoquer n'est qu'un avatar d'une série de couples opposant une situation critiquée et une stratégie vers le bonheur : *Métamorphoses du travail, quête du sens* (1988), *Stratégie ouvrière et néo-capitalisme* (1964). 1964 : c'est le livre où, étudiants ingénieurs, nous avons appris à lire Gorz dans le texte... et le marxisme appliqué à notre temps.

Or en ce temps-là (avant Althusser), le marxisme, c'était la critique de l'aliénation. Le bon Marx était le jeune Marx, que je découvrais chez des penseurs chrétiens, Jean-Yves Calvez (S.J.), Henri Desroches (O.P.). Nous n'étions pas dans l'état de notre création, comme disait Pascal – le seul dialecticien français. Nous en étions aliénés par les rapports de production

¹ Voir « André Gorz et notre jeunesse », *Multitudes* n°31, hiver 2007-2008

capitalistes, nous espérions une libération, une émancipation, en quête des *Chemins du Paradis*. Il existerait un sens (Gorz dit bien « quête *du* sens »), un possible, qui serait masqué, barré, par la misère du présent, vers une essence authentique de l'Homme, dont il/elle serait tenu étranger, aliéné.

Il peut sembler étrange – et ce sera la critique d'Althusser à tout ce courant marxiste-humaniste retrouvant le meilleur de Hegel et du judéo-christianisme à travers Marx – qu'un courant philosophique se réclamant de « l'existentialisme » puisse invoquer une quelconque « essence » humaine. « *L'existence précède l'essence* » nous serinait-on depuis notre enfance (les années 50). Eh bien justement, *l'être-là*, jeté dans le monde, ne pouvait pas engendrer n'importe quelle essence humaine. Car nous y sommes jetés ensemble, subjectivités libres qui ne se construisent que dans le rapport des uns aux autres : « *La subjectivité transcendante est intersubjectivité* » apprenions nous au sortir de l'âge des culottes courtes : sentence de Husserl assez technique mais qui dit bien ce qu'elle veut dire, et fondait pour l'immédiat une éthique de l'engagement, avant de devenir la possible base philosophique de l'écologie politique. L'existentialisme est un humanisme, définissant ses lâches et ses salauds.

Jetés ensembles, libres mais *séparés*. Par la coupure du cordon ombilical, par les pièges de la communication, par les rapports marchands, par les rapports hiérarchiques, par le mouvement autonome de l'économie : rendus *étrangers* les uns aux autres et donc à nous mêmes par des rapports sociaux, matérialisés dans des institutions et des systèmes de machines. C'est cela *l'aliénation*.

Le mot est aujourd'hui presque oublié, sans doute à cause de ce relent philosophiquement essentialiste (il existerait une nature humaine voulue par Dieu ou, si vous voulez, la Nature) relent dont nous venons de voir qu'il n'était pas si... essentiel que ça. Peut-être aussi par son aspect pessimiste : on préfère parler de l'inverse de l'aliénation, la libération, l'émancipation. Émancipation : un joli mot qu'aimait bien André Gorz. De *mancipium*, propriété, ce qu'on tient dans la main (*manus-cipere*). Émancipation : échapper à ce qui vous tient. C'est peut-être plus optimiste que de parler d'aliénation, sauf que l'accent est mis sur la main qui vous tient, et non sur notre existence et ce qu'elle nous assigne comme essence, comme projet pour devenir nous-mêmes : la capacité d'agir dans le monde, d'agir avec. Ce que le reste de monde commençait, dans les années 60, à appeler *empowerment*². Un mot que Gorz n'a pas su traduire non plus - et il était pourtant le plus qualifié pour le faire !

Que l'on puisse déduire, de la seule existence d'un être conscient et intersubjectif ayant besoin de travailler pour assurer son existence, un idéal d'« authenticité » humaine (pour ne pas parler d'essence), Marx en est resté persuadé, des *Manuscrits de 1844* à la *Critique du Programme de Gotha*. Réécoutons-le :

« *Supposons que nous produisions comme des êtres humains : chacun de nous s'affirmerait doublement dans sa production, soi-même et l'autre. 1: Dans la production, je réaliserais mon individualité, ma particularité ; j'éprouverais, en travaillant, la jouissance d'une manifestation individuelle de ma vie, et dans la contemplation de l'objet, j'aurais la joie individuelle de reconnaître ma personnalité comme une puissance réelle, concrètement*

2 Pour une archéologie de ce mot, voir Marie-Hélène Bacqué, Carole Biewener *L'empowerment, une pratique émancipatrice*, La découverte, Paris, 2013.

saisissable et échappant à tout doute. 2. Dans ta jouissance ou ton emploi de mon produit, j'aurais la joie spirituelle de satisfaire par mon travail le besoin humain de réaliser la nature humaine et de fournir, au besoin d'un autre, l'objet de sa nécessité. 3. J'aurais conscience de servir de médiateur entre toi et le genre humain, d'être reconnu et ressenti par toi comme un complément à ton propre être et comme une partie nécessaire de toi-même, d'être accepté dans ton esprit comme dans ton amour. 4. J'aurais, dans mes manifestations individuelles, la joie de créer la manifestation de ta vie, c'est-à-dire de réaliser et d'affirmer dans mon activité individuelle ma vraie nature, ma sociabilité humaine. Nos productions seraient autant de miroirs où nos êtres rayonneraient l'un vers l'autre. »³

Ce texte, que je n'ai pas hésité à rapprocher de *La mort des amants* chez Baudelaire⁴, est critiqué par Dominique Méda⁵ comme typique de l'idéologie de la « valeur-travail » chez Karl Marx. Je l'avoue, sans honte : j'en suis resté là, malgré un long détour par Althusser... On lit dans ce texte la déduction strictement relationnelle (et non essentialiste) de ce que serait l'authenticité humaine, à partir des seules particularités du *Dasein*, de notre être-au-monde. Or, il serait facile de montrer qu'André Gorz n'a jamais cessé, à aucun moment de son évolution, de rechercher les sentiers d'émancipation ou d'*empowerment* vers un tel « paradis relationnel », et de rechercher la base sociale susceptible de s'y rallier. Techniciens des industries modernes dans *Stratégie ouvrière* (années 60), ouvrier-masse multinational à l'époque où il flirtait avec les opéraïstes italiens (début des années 70), exclus et précaires (toujours italiens, mais tendance « Indiens métropolitains » dans les années 80), femmes dans l'économie domestique à l'époque de son trip *Le genre vernaculaire* et de sa quête du travail autonome, producteurs de logiciels libres dans les derniers états de sa réflexion sur le capitalisme cognitif...

Arrêtons-nous un instant sur sa trajectoire italienne, du technicien de l'industrie pétrolière à l'ouvrier-masse de la Fiat-Mirafiori, puis à l'Indien métropolitain (l'étudiant salarié précaire de Bologne, après le début du « décentrement productif » et l'écroulement du fordisme). Elle illustre parfaitement ce qui oppose le marxisme existentialiste et ouvert de Jean-Paul Sartre et le marxisme déterministe des partis communistes de l'époque.⁶ Selon le marxisme déterministe, les forces productives, en se développant, créent un sujet (le prolétariat) suffisamment socialisé pour en prendre un jour le contrôle. Autrement dit, l'histoire avance par son côté le moins aliéné : les techniciens ou les ouvriers professionnels, ceux qui savent faire marcher les machines. Mais, avec le Mai rampant italien (1968-1970), Gorz apprend de ses amis qu'il publie dans *Les Temps modernes* (Trentin, Foa, Lettieri, Rossanda, Sofri, Viale, etc) que l'ouvrier spécialisé, le plus aliéné dans le taylorisme, est capable d'un comportement collectif révolutionnaire.

Toutefois, il faut bien reconnaître que la tendance générale d'André Gorz est de rechercher le sujet de l'émancipation dans la figure sociale la plus subjectivement libre, tout en étant la plus objectivement aliénée, c'est-à-dire celles et ceux qui n'auraient effectivement besoin que de se débarrasser d'un rapport social aliénant pour retrouver l'authenticité d'un « travail humain » qu'ils maîtrisent. Le technicien, la femme au foyer, l'architecte ou l'informaticien précaire... D'où au fond ses *Adieux au prolétariat* (1980), à partir de la thèse selon laquelle les forces

³ K. Marx, *Écrits économiques*, tome 2 p. 22, éd. de La Pléiade.

⁴ A. Lipietz, *La société en sablier*, La découverte, Paris, 1996.

⁵ D. Méda, *Le travail, une valeur en voie de disparition*, Aubier, 1995.

⁶ Et même du Marx de la « Préface de 1857 » à la *Contribution à la critique de l'économie politique*.

productives de l'industrie capitaliste sont désormais si aliénantes qu'on ne peut redevenir « autonome » qu'à l'extérieur du travail salarié... Devant mon refus outré d'un tel repli sur des positions mal préparées à l'avance (André n'avait visiblement pas lu grand chose sur le travail non-salarié), il me répondit « *Mais, Alain, toi tu peux espérer te réaliser dans ton travail, parce que tu es chercheur...* »

Ce point de rupture que sont les *Adieux* (qui précédait d'autres rapprochements et d'autres éloignements...) mérite pourtant d'être relu, car il constitue une bonne radiographie de « Qu'est-ce qui nous aliène ? »

Aujourd'hui, tous les militants anti-libéraux répondraient spontanément en chœur : « *Les rapports marchands ! Le monde n'est pas une marchandise !* ». Il faut donc rappeler qu'André Gorz a commencé à écrire dans un monde capitaliste où ce qui séparait la personne de son activité « véritablement humaine » n'était pas le marché, mais le plan, le système automatique de machines. Dans les années 1950-60, celles de Mai 68 et des premières secousses dans le monde « socialiste » (les révolutions hongroises et tchécoslovaques), celles de *Socialisme ou Barbarie* et de la critique par Henri Lefebvre de la « société bureaucratique de consommation dirigée »⁷, l'ennemi n'est pas le modèle néo-libéral ou libéral-productiviste du capitalisme actuel, mais le modèle « fordiste », le capitalisme organisé, voire le capitalisme d'État soviétique : le système du taylorisme, de la chaîne de montage et du Gosplan. Si je ne peux travailler de manière authentiquement humaine, si je reste séparé de toi dans mon travail, si je ne peux y réaliser ma nature d'être social, ce n'est pas que je travaille à l'aveugle pour un marché et non pour satisfaire ton besoin, mais parce que je travaille au service d'un système de machines voire d'usines coordonnées par un plan, système dont un quelconque tentacule, à la rigueur, satisfera ton désir, si ça l'arrange.

Deux grandes séparations, constitutives selon Marx du mode de production capitaliste, sont toutes deux à la racine de l'aliénation : la division marchande du travail entre les unités économiques, et la division « manufacturière » du travail au sein des unités économiques. La première est coordonnée, régulée par le marché, la seconde par l'autorité hiérarchique des cadres et techniciens. Mais dans *Critique de la division du travail*, choix de textes présentés par André Gorz pour la collection Points des éditions du Seuil en 1973, la « question de la nature et du dépassement de la division du travail » se réduit strictement à la division manufacturière du travail. En fait, même la critique écologiste du travail capitaliste, alors naissante chez Illich ou Touraine (et chez Michel Bosquet) se limite au départ à une critique des méga-outils, grandes organisations comprises. À cette époque, même la division sociale (entre les unités) tend à être organisée par la hiérarchie d'un réseau autour de grands monopoles, ou carrément par le plan d'État, qui « cherche à faire fonctionner la société comme une vaste machine » sur le modèle des chemins de fer.

Mais, du moins, ces premiers textes écologistes posent-ils la question de l'utilité collective, de la valeur d'usage, du sens de ce que nous produisons, et pas seulement de la réalisation de soi dans l'acte de produire (car on peut réaliser avec conscience professionnelle et plaisir de la belle ouvrage une production criminelle). La réflexion d'alors, chez Touraine ou Illich, relayée par l'avatar de Gorz au *Nouvel Observateur*, Michel Bosquet,⁸ rend à l'utilisateur – de

⁷ H. Lefebvre, *La vie quotidienne dans le monde moderne*, coll. Idées, éd. Gallimard, Paris 1968.

⁸ Voir les recueils *Critique du capitalisme quotidien* (Galilée, 1973) et *Écologie et Politique* (Galilée, 1975)

l'électricité, du train, de l'école, etc - la place qui lui est due : « toi », dans le texte de Marx. Or les « usagers » ne choisiraient pas forcément le nucléaire, le TGV et les méthodes et contenus de l'Éducation nationale, n'en déplaise aux salariés les plus qualifiés des services publics correspondants. Eux aussi ont droit à l'*empowerment*.

C'est donc avec les *Adieux au prolétariat* qu'André Gorz, en quelque sorte, réinjecte en lui-même l'évolution écologiste de son avatar Michel Bosquet. Le problème avec le travail salarié, ce n'est pas seulement qu'il est hétéronome parce qu'au service du méga-outils (et donc me barre la réalisation de moi-même au sens premier du texte de Marx cité plus haut), mais hétéronome, en tant qu'il est marchand (ou planifié par une technocratie), par rapport aux besoins des « autres » - et me barre donc mon être social, aux sens 2-3-4 chez Marx...

Mais ce qui a complètement échappé à Marx, c'est qu'il me barre aussi mon être au monde, à cette petite planète bleue aux ressources et à l'espace limités. La Terre apparaît dès lors comme l'Autre générique du moi authentiquement humain : le post-socialisme du dernier Gorz est nécessairement un écologisme, même si pour André Gorz il restera irrévocablement un humanisme. Dans le texte de Gorz, l'Autre est toujours un être ou une collectivité humaine.

Depuis, le recul de la planification, et la désorganisation du capitalisme sous les coups de boutoir du néo-libéralisme, n'ont fait qu'aggraver les choses. Les systèmes concurrents de machines piétinent dans leur course folle toutes les contraintes de l'écosystème planétaire et tous les besoins humains, sans avoir le moins du monde levé leur pression sur le geste productif élémentaire de l'ouvrier asiatique comme du cultivateur de soja brésilien. Les Chemins du Paradis nous semblent encore plus étrangers que le Vert Paradis, que l'Inde ou que la Chine dans les rêves de Baudelaire.

Nous savons pourtant qu'il nous faut produire pour assurer notre existence, et non pas exister pour produire. Produire, oui, mais produire vert. Produire vert, oui, mais dans des conditions authentiquement humaines. C'est à dire dans la maîtrise la plus directe possible de ce que nous faisons, dans le rapport le plus direct possible avec celles et ceux pour qui nous le faisons. Et cela passe à la fois par une transformation profonde des modes de produire, distribuer, consommer, et par une extension du temps libre, pour le jeu, l'amour, l'amitié, la création libre et autonome. Les scénarios, les chemins vers ce Paradis, ne sont guère plus clairs après Gorz que dans les années 1950. Il nous a cependant balisé les chausse-trappes de l'aliénation, frayé des sentiers de contournement.

Puisse l'œuvre d'André Gorz, dont le souvenir ne s'éteint pas, nous rappeler du moins ce que c'est que penser, de manière authentiquement humaine.

Alain Lipietz

